

AVANT-PROPOS

La gang, la clique, la bande, le groupe, la troupe, le club, le front, la nation, l'union, la ligue, le parti, l'adelphie, le réseau, l'alliance, le collectif, le quartier, la communauté. Les mots ne manquent pas pour désigner ces espaces, identités, représentations, et ces rapports géographiques, ethniques, politiques et sociologiques qui rassemblent et mobilisent autant qu'ils fragmentent et divisent nos sociétés.

Les communautés définissent très largement nos relations avec les autres et par rapport aux autres. En ce sens, la notion même de communauté est complexe et semble parfois un peu floue. Utilisée dans différentes disciplines, elle suscite un regain d'intérêt depuis quelques années, tant de la part de celles et ceux qui se prévalent de réseaux de solidarité et d'espaces où l'on se ressemble et se rassemble, que chez celles et ceux qui y voient un facteur de polarisation, contraire au projet universaliste des Lumières. D'autres y voient aussi bien une solution qu'une impasse face aux mouvements de repli des sociétés et à la montée du populisme et du nationalisme dans plusieurs pays. De quoi y projeter beaucoup d'attentes ou d'aversion, créer des groupes plus ou moins constitués et risquer d'y associer des personnes qui peinent à s'y retrouver.

La pandémie que nous vivons a certainement permis de jeter un éclairage différent sur les motivations et les mécanismes à la base de nos connexions avec les autres. Partout dans le monde, les consignes sanitaires de distanciation physique ont visé à restreindre les échanges en présence afin de limiter la propagation du virus. Les frontières se sont rapidement fermées et chacune et chacun s'est replié autant que possible sur son foyer. Il n'empêche que les communautés n'ont pas cessé d'agir ces derniers mois, que ce soit en ligne et sur les applications de messagerie instantanée, à travers des initiatives solidaires pour venir en aide à des populations plus vulnérables, ou encore lorsqu'est venu le temps de se faire vacciner, selon un ordre de priorité entre générations, personnes à risque et communautés isolées ou éloignées.

Au Québec, le prisme de la communauté est partout.

C'est elle qui exulte le soir du 24 juin 2021 lors de l'accession du Canadien de Montréal à la finale de la coupe Stanley, une première depuis 1993. C'est la communauté qui se mobilise à Sherbrooke en août pour faire rapatrier des proches retenus en Afghanistan après la reprise du pouvoir par les talibans. Ce sont les femmes et leurs alliés qui, en juillet, s'organisent en collectifs pour dénoncer le quatorzième féminicide commis au Québec depuis le début de 2021 et encollent les murs d'affiches dénonçant les violences faites aux femmes. Ce sont également les communautés qui ont pleuré les centaines d'enfants autochtones dont les corps ont été retrouvés à l'été 2021 aux abords d'anciens pensionnats et qui ont entamé des recherches partout au pays et dans la province. Ce sont encore elles qui font tomber des statues de personnages liés au colonialisme à Montréal et ailleurs dans le monde en août 2020, dans le cadre des mobilisations sociales contre les violences policières et le racisme systémique. C'est aussi la communauté qui manifeste contre l'instauration du passeport vaccinal à Gatineau, Québec ou Matane. Les communautés, ce sont les infirmières et infirmiers qui dénoncent la présence de manifestantes et manifestants devant des hôpitaux et des établissements de santé. Ce sont également les parents qui se mobilisent dans toutes les régions du Québec pour l'obtention de places en garderie, ou les personnes qui placardent les villes de panneaux électoraux dès l'annonce du déclenchement des élections fédérales de septembre 2021 et des élections municipales de novembre.

Dans le cadre de cette édition de *L'état du Québec*, nous avons réuni des membres de la communauté universitaire, un ancien maire, un ex-juge à la Cour du Québec, des actrices et acteurs du monde communautaire, le directeur du quotidien *Le Devoir*, le scientifique en chef du Québec, des médecins et une patiente, un sondeur, la présidente du Conseil supérieur de l'éducation et son équipe, un conseiller en éthique, l'experte-conseil en diversité, équité et inclusion de la Ville de Québec, un entrepreneur social, la directrice du Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec, une directrice et un directeur de fondation, la présidente de la Commission des partenaires du marché du travail, le directeur général de la Ville de Percé, des représentantes de l'Association des bibliothèques publiques du Québec et un artiste. Ils et elles nous parlent des communautés. De quelles manières l'engagement des Québécoises et des Québécois se concrétise-t-il ? Comment ces citoyennes et citoyens qualifient-ils leur sentiment d'appartenance à leur quartier, à leur famille, à leur groupe

d'amis ou à leur milieu de travail ? Où et comment les communautés se retrouvent-elles ? Comment peut-on les faire davantage dialoguer ? Comment peuvent-elles, par les fortes connexions qu'elles génèrent et l'élan qu'elles insufflent, mobiliser la population face aux grands défis qui nous attendent ?

En abordant la notion de communauté sous différentes perspectives, ces 25 articles inédits offrent un tour d'horizon, théorique et pratique, des façons de renforcer le tissu social, l'économie, la démocratie. Mais aussi de préserver notre mémoire collective, de faire vivre les villes autrement, de tendre vers plus d'égalité, d'engager le dialogue, de s'impliquer, de se questionner, voire de s'indigner.

Nous espérons que ces réflexions vous feront voir toute la force et le potentiel des connexions avec l'autre et vous permettront de répondre à la question qui a animé notre travail : *l'avenir est-il d'abord communautaire ?*

Enfin, nous remercions l'ensemble des partenaires qui assurent la vitalité de la communauté de l'INM et qui nous ont permis de produire cet ouvrage, soit notre éditeur, Del Busso, le quotidien *Le Devoir*, les Fonds de recherche du Québec, CROP, le Conseil supérieur de l'éducation, la Fondation du Grand Montréal et la Commission des partenaires du marché du travail.

Sandra Larochelle et Josselyn Guillarmou
Codirecteurs de *L'état du Québec 2022*

LETTRE AU PREMIER MINISTRE

Monsieur le Premier Ministre,

Vous avez été élu il y a à peine trois ans et depuis votre accession au pouvoir le monde a irrémédiablement changé. Les relatives stabilité, harmonie et prospérité dont le Québec jouissait semblent appartenir à un passé à la fois récent et révolu. Aussi, votre nom restera associé pour les Québécoises et les Québécois à une période de crise planétaire. Parce que la pandémie à laquelle nous faisons face depuis mars 2020 est sans précédent, qu'elle a mobilisé toutes les ressources de l'État, des sciences, des acteurs économiques, de la société civile et des citoyennes et citoyens. Elle a changé la face du monde, nos façons de travailler, de communiquer, tout comme notre rapport aux autres, aux sciences et aux institutions démocratiques.

Que vous le vouliez ou non, nous serons encore, après la pandémie, en temps de crise. Et cette crise s'annonce permanente. Après les inondations de 2017 et de 2019, la canicule de 2018, qui a fait des dizaines de victimes, et la sécheresse de 2021, qui a culminé par le mois d'août le plus chaud jamais enregistré, les changements climatiques vont continuer de profondément changer le Québec, comme le reste de la planète, avec leur destruction, leurs victimes, leurs déplacements forcés et leurs coûts économiques exorbitants. Pour y faire face, et pour prévenir le pire, nous avons besoin d'un changement de paradigme radical et d'une mobilisation de toutes et tous.

Pourquoi vous interpeller sur le climat ? Car la crise climatique est un enjeu systémique, comme le sont les inégalités sociales ou encore le racisme. On ne peut les résoudre uniquement par le cumul de gestes individuels. L'État détient des leviers considérables. L'État a aussi la responsabilité de les mettre à profit, au nom de l'intérêt général, pour renverser la vapeur et préserver ce qu'il reste de nos écosystèmes. Agir sur le climat,

c'est aussi protéger notre capacité à répondre aux autres défis auxquels nous sommes confrontés, qu'il s'agisse d'éducation, de culture, d'inclusion, de réconciliation, de santé ou d'économie.

Comme chef du gouvernement élu démocratiquement pour diriger la communauté d'humains que nous formons au Québec, vous êtes le mieux placé pour opérer un changement de cap. Dans les textes publiés dans cette édition de *L'état du Québec*, nous pouvons constater la force des communautés qui tissent le Québec. Il n'y a pas que cela. Sondage après sondage, nous avons la démonstration que les Québécoises et Québécois s'inquiètent pour le climat et attendent davantage du gouvernement. En qualité de premier ministre, vous seul possédez la légitimité de mener la parade. De prévenir, plutôt que de guérir.

Notre démocratie, si précieuse, est aussi menacée par la crise climatique, qui, elle, n'aura aucun scrupule à imposer ses conditions le moment venu. La démocratie offre pourtant le meilleur cadre pour répondre aux crises les plus grandes. Elle nous oblige à nous écouter, à nous comprendre et à produire le meilleur, pour le plus grand nombre. La démocratie aide à faire les arbitrages difficiles et à résoudre les dilemmes. Encore faut-il s'en donner les moyens.

Nous comptons sur vous pour envoyer le signal. J'ai la conviction que les Québécoises et les Québécois répondront positivement à l'appel.

Ensemble, préparons l'avenir.

Julie Caron-Malenfant
Directrice générale de l'Institut du Nouveau Monde

SONDAGE

L'ÉMERGENCE D'UNE NOUVELLE CONNEXION À AUTRUI

Alain Ciguère

Président, CROP Inc.

Au-delà des préoccupations spécifiquement associées à la pandémie de COVID-19, une série de bouleversements s'est opérée dans la société ces derniers mois, occasionnant anxiété et détresse psychologique pour certains, lassitude et frustration pour d'autres. Alors que se profilait une crise sanitaire d'une ampleur hors du commun émergeait également une crise psychosociale aux contours encore très flous. Comment les besoins d'établir des connexions entre les individus et les mécanismes pour les établir ont-ils été bousculés dans la dernière année ? C'est ce que nous avons souhaité sonder.

Entre inquiétude et isolement

La crise de la COVID-19 a représenté, pour la plupart d'entre nous, une importante source d'inquiétude. En janvier 2021, un sondage réalisé pour *La Presse* nous permettait d'observer que près de trois personnes sur quatre au Québec (72 %) étaient inquiètes de la propagation de la COVID-19 et qu'une personne sur deux (50 %) craignait même de l'attraper.

Depuis le début de la pandémie, l'une des difficultés les plus importantes à laquelle les individus ont été confrontés est certainement l'isolement social.

Dans un sondage réalisé pour l'Institut du Nouveau Monde en juin 2021 auprès de 1 000 personnes, nous avons observé que trois personnes sur cinq (62 %) au Québec ressentent le besoin de développer de nouvelles relations afin d'atténuer l'isolement auquel elles ont été contraintes depuis plus d'un an. Qui plus est, 44 % disent avoir posé des gestes concrets au cours de la même période dans le but de développer ces nouvelles relations.

Les gens ont certainement souffert de cet isolement imposé par les mesures sanitaires. Ils veulent développer de nouveaux liens, de nouvelles connexions. Ils ont eu besoin des autres durant cette crise. Besoin de s'exprimer. Et d'écouter. Ils ont cherché du réconfort.

La pandémie a fait ressortir le besoin de l'autre

Une personne sur deux (49 %) nous dit avoir eu besoin d'obtenir le soutien de son entourage au cours de la dernière année. Six sur dix (60 %) ont senti que des gens de leur entourage avaient besoin de soutien durant la même période. Voilà des données qui permettent de mieux cerner le malaise social que nous venons de traverser.

De plus, il est clair que la façon de combler ce besoin de connexion a été fort différente d'une personne à l'autre. Certaines se sont « rapprochées » de leur famille, parfois émotionnellement, parfois virtuellement. D'autres ont tissé des liens avec des amis, des collègues de travail et même des individus de la communauté du quartier ou du voisinage. À l'opposé, d'autres se sont détachées émotionnellement de ces mêmes relations, selon leur façon de réagir au confinement.

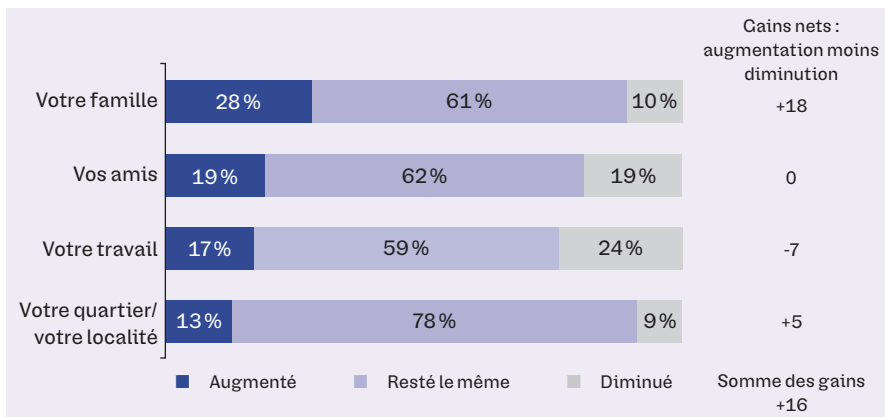
Le graphique suivant illustre cette dynamique de manière éloquent.

Une personne sur deux (49 %) nous dit avoir eu besoin d'obtenir le soutien de son entourage au cours de la dernière année. Six sur dix (60 %) ont senti que des gens de leur entourage avaient besoin de soutien durant la même période. Voilà des données qui permettent de mieux cerner le malaise social que nous venons de traverser.

Le bilan de nos connexions sociales s'est amélioré. On semble observer une plus grande cohésion émotionnelle en société, malgré la pandémie, ou plutôt grâce à celle-ci !

GRAPHIQUE 1

Évolution du sentiment d'appartenance pendant la pandémie



Base échantillonnale : ensemble des répondants, excluant « ne s'applique pas » : quartier, n = 1000; travail, n = 687; amis, n = 968; famille, n = 981.

De façon générale, les Québécoises et les Québécois affirment que leur sentiment d'appartenance à leur famille a globalement augmenté depuis la dernière année : 28 % l'estiment en augmentation, alors que 10 % l'estiment en diminution, pour un gain net de 18 points.

Ce gain net est nul pour les amis, alors qu'il est de 5 points pour la communauté du quartier.

Soulignons aussi que les personnes affirmant que leur sentiment d'appartenance à leur milieu de travail a diminué sont plus nombreuses que celles qui affirment que ce sentiment a augmenté (un bilan net de -7 points). L'impossibilité de travailler en présence de ses collègues a certainement influencé de manière négative leur attachement à leur organisation.

Globalement, l'ensemble de ces données permettent de conclure que le bilan de nos connexions sociales s'est amélioré. On semble observer une plus grande cohésion émotionnelle en société, malgré la pandémie, ou plutôt *grâce* à celle-ci !

À la pointe de ces nouvelles connexions : les jeunes et les familles

Il est fort intéressant d'observer un renforcement de la cohésion sociale, mais ce l'est encore plus de constater *qui* y prend part.

En effet, quelques caractéristiques démographiques nous permettent d'observer des différences notables au sein de la

population, notamment chez ceux qui ont des enfants, chez les moins de 35 ans et, dans une certaine mesure, chez les personnes qui possèdent un chien !

Par ailleurs, cette étude nous a aussi permis d'observer que près de trois personnes sur dix au Québec (28 %) participent activement au développement de leur communauté. Encore une fois, les jeunes de moins de 35 ans, les gens qui ont des enfants et ceux qui ont un chien se distinguent comme étant plus actifs. De plus, chez les citoyennes et citoyens impliqués dans le développement de leur communauté, le renforcement de la cohésion sociale est à son niveau le plus élevé. Ces personnes étant déjà plus engagées auprès des autres, le confinement leur a certainement permis d'établir de nouvelles connexions.

Il est aussi fort intéressant d'observer les gains nets du sentiment d'appartenance selon les segments sociodémographiques à notre disposition dans cette étude.

Chez les citoyennes et citoyens impliqués dans le développement de leur communauté, le renforcement de la cohésion sociale est à son niveau le plus élevé. Ces personnes étant déjà plus engagées auprès des autres, le confinement leur a certainement permis d'établir de nouvelles connexions.

GRAPHIQUE 2

Gains nets du sentiment d'appartenance par segments sociodémographiques

	Total	Région			Âge			Foyer		Ont un chien		Sont actifs dans le développement de la communauté		Manquent de contacts		
		RMR	RMR	Reste	18-	35-	55+	Sans enfant	Avec enfant(s)	Oui	Non	Oui	Non	Oui	Non	
		MTL	QC	du QC	34	54										
Votre famille	18	19	20	17	23	14	18	17	24	24	16	31	13	20	14	
Vos amis	0	3	-1	-3	9	-2	-3	-2	8	0	3	0	12	-4	3	-3
Votre travail	-7	-3	-4	-12	-1	-6	-15	-9	-2	-4	-8	10	-15	-1	-17	
Votre quartier/ votre localité	5	9	6	-1	3	8	3	4	9	5	5	15	1	7	2	
Somme des gains nets	16	28	21	1	34	14	3	10	39	28	13	68	-5	29	-4	

RMR : région métropolitaine de recensement

Base échantillonnale : ensemble des répondants, excluant « ne s'applique pas » : quartier, n = 1000; travail, n = 687; amis, n = 968; famille, n = 981.

Les jeunes avec une famille s'y distinguent, tout comme ceux qui sont actifs dans le développement de leur communauté.

Or, ce chassé-croisé de caractéristiques nous permet d'observer des différences importantes quant au renforcement de la socialisation ; il nous indique également que ces différents comportements et attitudes sont soutenus par des tendances latentes qui les transcendent et qui stimulent cette nécessité d'aller vers l'autre.

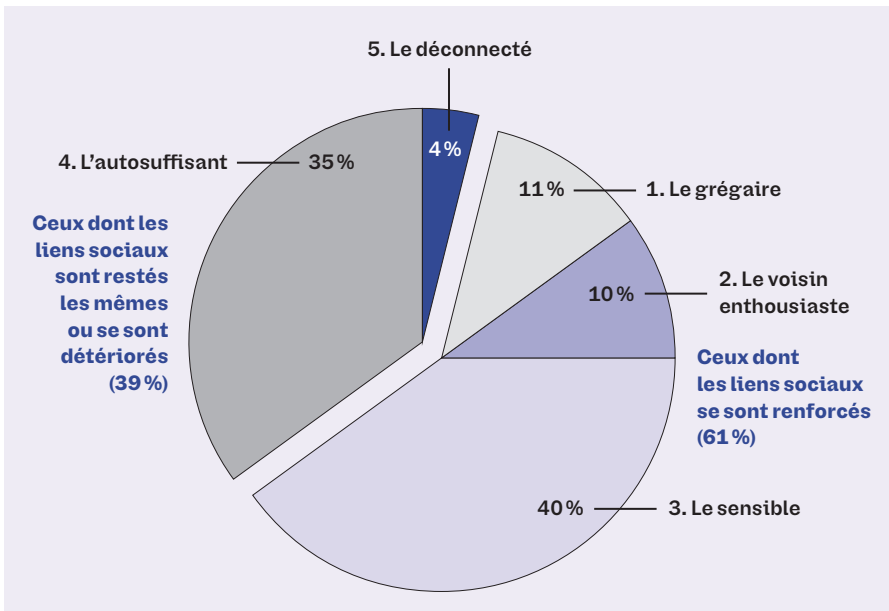
La diversité sociale associée aux transformations de la cohésion

Une investigation plus poussée de ces tendances latentes et des « facteurs » sous-jacents à ces données nous a permis de repérer une diversité de citoyennes et citoyens ayant des visions totalement différentes de leurs rapports avec les autres et de leurs attentes envers les autres. Cette diversité illustre à merveille la transformation de la cohésion sociale que la pandémie a engendrée.

Cet exercice nous a permis de définir cinq types d'individus :

GRAPHIQUE 3

Typologie sur le renforcement de la cohésion sociale



1. Le grégaire (11%)

Il exprime un profond besoin d'autrui pour s'épanouir. Il a besoin d'échanger, de partager, d'entretenir et de développer des relations significatives avec les autres. La pandémie a été particulièrement difficile pour lui. Il a cherché activement à développer de nouvelles relations, et la qualité de ses rapports aux autres s'est beaucoup améliorée durant cette période.

Dans ce segment, on retrouve une surreprésentation des personnes âgées de 18 à 34 ans, des personnes dont le niveau d'éducation est supérieur à la moyenne, et des couples avec enfants (ou des familles avec un chien).

2. Le voisin enthousiaste (10 %)

Ses rapports avec ses voisins et avec sa communauté de quartier se sont énormément bonifiés depuis le début de la pandémie. C'est également le cas, dans une moindre mesure, avec sa famille et ses amis. Il ne participe pas au développement de sa communauté pour autant. La pandémie l'a amené à socialiser davantage avec son voisinage et les gens de son quartier, où il trouve une nouvelle source d'identité, mais au sein duquel il ne va pas nécessairement s'impliquer.

Notons que l'on retrouve une surreprésentation des personnes âgées de 55 ans et plus dans ce segment.

3. Le sensible (40 %)

Son besoin d'entretenir et de développer des relations significatives avec autrui le rapproche sensiblement du grégaire, mais de façon moins caractérisée. Pour lui aussi, la pandémie a été difficile, et il a activement cherché à développer de nouvelles relations. La qualité de ses rapports aux membres de sa famille s'est significativement améliorée, contrairement à celle de ses rapports à ses amis, collègues et voisins, parmi lesquels il éprouve un moins grand sentiment d'appartenance. La qualité de ses relations semble s'être améliorée avec un nombre plus restreint de personnes.

On retrouve dans ce segment une surreprésentation des personnes âgées de 18 à 34 ans et des couples avec enfants (ou, encore une fois, avec un chien).

4. L'autosuffisant (35 %)

Il ne s'est ennuyé de personne ! La pandémie ne lui a causé aucun manque sur le plan humain. Il se suffit très bien à lui-même ! Son sentiment d'appartenance à sa famille a sensiblement augmenté, mais de façon générale ses rapports avec les autres sont restés les mêmes tout au long de la crise de la COVID-19.

Ce segment montre une surreprésentation des personnes retraitées et âgées de 65 ans et plus.

Un nouveau rapport à l'autre est un des legs de cette pandémie. Dans le contexte restrictif découlant de l'application de mesures sanitaires (confinement, couvre-feu, distanciation sociale, etc.), le besoin d'autrui a inévitablement émergé.

5. Le déconnecté (4%)

La pandémie l'a visiblement isolé de toute vie sociale. Ses sentiments d'appartenance à sa famille, à son groupe d'amis, à son quartier et à son milieu de travail ont tous fortement diminué et demeurent nettement plus bas que ceux de la population générale.

Le déconnecté est habituellement un homme âgé de 35 à 54 ans qui vit seul et gagne un revenu parmi les plus faibles de la société

GRAPHIQUE 4

Gains nets du sentiment d'appartenance selon la typologie sur le renforcement de la cohésion sociale

	Total	Typologie				
		Le grégaire	Le voisin enthousiaste	Le sensible	L'autosuffisant	Le déconnecté
Votre famille	18	53	32	9	14	-8
Vos amis	0	41	10	-10	-3	-44
Votre travail	-7	34	7	-16	-14	-19
Votre quartier/ votre localité	5	70	43	-17	-2	-6
Somme des gains nets	16	198	92	-34	-5	-77

Un bilan positif

Le but de cet exercice était de faire la synthèse, de la façon la plus holistique possible, des différentes formes de besoins de connexions humaines que la pandémie de COVID-19 a mis en lumière.

Or, si on fait le cumul des types d'individus chez lesquels on observe un renforcement de la cohésion sociale, que ce soit avec la famille, les amis, les collègues, les voisins ou les proches auprès desquels on a trouvé du réconfort, le bilan nous paraît fort positif. En effet, la somme des types 1 à 3 regroupe 61% de la population québécoise adulte. Seulement 39% n'ont pas emboîté le pas.

Un nouveau rapport à l'autre est donc un des legs de cette pandémie. Dans le contexte restrictif découlant de l'application de mesures sanitaires (confinement, couvre-feu, distanciation sociale, etc.), le besoin d'autrui a inévitablement émergé. L'isolement a exacerbé notre besoin de connexions, comme l'absence d'un « objet » convoité qui le rend encore plus désirable. Et le bonheur qu'entraîne la levée de la majeure partie de ces restrictions ne peut que donner un élan supplémentaire à l'expression de ce besoin de l'autre.

Conserver les acquis

On peut certainement se réjouir de voir des indicateurs suggérer qu'un certain renforcement de la cohésion sociale se fait sentir dans le contexte de pandémie que nous traversons, une connexion qui devrait se maintenir à court ou moyen terme, compte tenu du rattrapage socioaffectif qui s'opère entre nous.

Mais qu'en sera-t-il à plus longue échéance ?

Il est certainement souhaitable que les liens d'appartenance à la famille, au groupe d'amis, au milieu de travail et au voisinage atteignent des niveaux optimaux. La cohésion sociale ne s'en portera que mieux. Si la pandémie a eu comme bénéfice singulier de contribuer à l'élever, on peut certainement y voir un heureux prix de consolation !

Mais ces niveaux du sentiment d'appartenance pourront-ils longtemps continuer de progresser ? Pourrons-nous maintenir le nouveau palier de cohésion que ce sursaut d'attachement vient de nous léguer ? Mieux encore, pourrons-nous nous servir de cet héritage de la pandémie comme tremplin vers une société plus empathique ?

Les gouvernements n'ont jamais été aussi redistributeurs. Pourront-ils faire marche arrière quand viendra le temps de gérer leurs cotes de crédit à l'égard des créanciers institutionnels ? Les électrices et les électeurs les laisseront-ils faire ?

Dans leur volonté de contrôler les ravages de la pandémie, les agences de santé publique ont appliqué des mesures strictes, ce qui a eu pour effet d'affecter profondément notre vie sociale. Nos institutions publiques, les entreprises et même les marques peuvent-elles maintenant stimuler cette même socialisation ? Les villes peuvent certainement valoriser davantage les espaces publics, les lieux de rencontre, la participation citoyenne. Les entreprises peuvent en faire autant avec les lieux de travail. On organise des événements. On favorise le vivre-ensemble.

Notre société sortira transformée de cette crise sociosanitaire. Il reste à voir quelle direction elle prendra.

À cet égard, les jeunes, particulièrement ceux en contexte familial, sont fort intéressants à observer. Leur engagement communautaire, leur sensibilité à l'égard des autres et leur volonté d'établir des connexions font briller une lueur d'espoir. Reste à voir si cet engagement continuera à se consolider à mesure qu'ils vieilliront.

Enfin, on peut imaginer plusieurs scénarios quant à la suite des événements, autant optimistes que pessimistes. On ne peut qu'espérer que ça continue de « bien aller » !

Méthodologie

La collecte des données s'est déroulée entre les 16 et 23 juin 2021 par le biais d'un panel Web. Au total, 1 000 questionnaires ont été remplis par des Québécoises et Québécois âgés de 18 ans et plus. Le questionnaire comportait une vingtaine de questions. Les résultats ont été pondérés afin de refléter la distribution de la population à l'étude selon le sexe, l'âge, la langue maternelle et la scolarité des répondantes et répondants. Notons que, compte tenu du caractère non probabiliste de l'échantillon, le calcul de la marge d'erreur ne s'applique pas. ♦